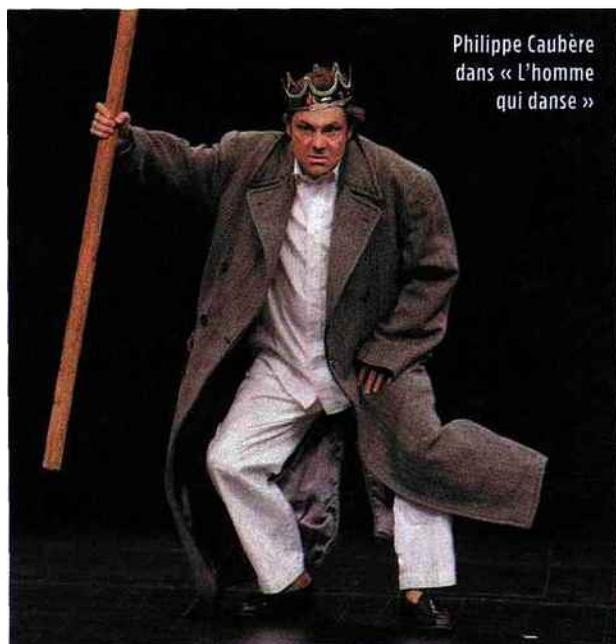


## CULTURE

THÉÂTRE

# Philippe Caubère, comédien et romancier de soi



Il présente en solo « L'homme qui danse », la fin d'une aventure théâtrale qui l'occupe depuis vingt-cinq ans.

PAR FRÉDÉRIC FERNEY

Le voilà ! Seul en scène, un homme raconte son enfance, sa jeunesse, puis ses débuts à Marseille, et à Paris, au Théâtre du Soleil. Comédien au long cours et romancier de soi, mi-titi mi-Arlequin, Philippe Caubère, à 56 ans, réinvente sa vie, « à sauts et à gambades », comme disait Montaigne. Au nom de tous les siens : sa mère, ses amis, ses amours, ses idoles, ses partenaires. Une aventure théâtrale qui l'obsède et l'inspire depuis vingt-cinq ans. Au commencement, il y eut « La danse du diable », histoire comique et fantastique, en 1981, puis « Le roman d'un acteur », épopée burlesque en onze épisodes, de 1986 à 1993, et, aujourd'hui, « L'homme qui danse », autobiographie comique et fantastique en six épisodes (1). Est-ce bientôt fini ? Non, il lui reste à écrire un épilogue ! « A l'origine, il y a ma rencontre avec Ariane Mnouchkine, au Théâtre du Soleil. Mais ce qui a déclenché cette aventure, même si je n'en avais pas conscience à l'époque, c'est la mort de ma mère, en 1977. Elle ne m'a jamais vu jouer le personnage de Molière dans le film d'Ariane. Et, pour moi, rien n'a plus été pareil. »

Est-ce un one-man-show, une chronique, un journal intime, une autofiction ? « C'est une autobiographie en forme de roman comique. Mais, quand je joue ma mère morte sur scène, je ressens quelque chose de mystérieux, d'un peu chamanique. C'est aussi un exorcisme. » Pourquoi le héros s'appelle-t-il « Ferdinand » et non pas « Philippe » ? « A cause de Céline et de « Mort à crédit », car j'évoque mes années d'enfance et mon adolescence, mais l'idée d'un roman d'apprentissage m'est venue de

« L'éducation sentimentale » de Flaubert. Il m'a fallu du temps avant d'inventer mon propre système de jeu. L'idée d'être seul en scène et de représenter moi-même tous les personnages de ma tribu ne s'est pas imposée d'emblée. Ni la méthode : aujourd'hui, j'écris tout comme un maniaque, mais avant cela, j'improvise librement, sans idée préconçue. Sur scène, je suis un comédien qui devient auteur, et non pas le contraire. »

Il y a toujours dans son œil cette flamme dévorante qui jadis avait charmé Ariane. Elle lui avait dit : « Si tu m'amuses, je te ferai roi. » Tremblant comme Schéhérazade devant le sultan, Caubère fut sacré roi et incarna Molière au cinéma. Ce fut comme une seconde naissance. « Quand on aborde la construction du personnage, on oppose souvent la méthode de Meyerhold (qui part d'une forme ou d'un rythme) à celle de Stanislavski (qui part de l'intériorité). Pas moi. J'admire également Zouc et Mick Jagger, Michel Bouquet et Michel Galabru ! Au Théâtre du Soleil, on était obsédé par la forme. Pour moi, ce qui compte, c'est ce qu'il y a dans la tête de l'acteur. » Ce que pense Ariane de son travail ? « Je ne sais pas. Pour elle, ce n'est qu'un règlement de comptes. Elle ne me l'a jamais dit, d'ailleurs. C'est une souveraine : elle ne vous dit pas, elle vous fait dire... Pour elle, je sens l'ail, je suis un renégat. Pourtant, je ne l'ai pas trahie : si le Théâtre du Soleil est un arbre, j'en suis une branche. »

Est-ce la fin de ce roman-fleuve ? « Oui, je crois. Enfin presque : on va adapter « L'homme qui danse » au cinéma, avec Bernard Dartigues. J'ai peur de manquer de temps pour raconter la suite. » La suite ? « J'ai envie de lire, d'écrire, de voyager. Quand je joue, cela m'est interdit. J'ai envie de changer de peau : dans « Truands », le film de Frédéric Schoendoerffer, je joue un parrain de la Mafia ! (2) J'ai envie de partager des projets avec d'autres. »

Et toujours le même rêve : danser sa vie ■

1. Théâtre du Rond-Point, jusqu'au 30 décembre. 01.44.95.98.21.
2. Avec Benoît Magimel et Béatrice Dalle. Sortie en janvier 2007.